

LETTRE A MON CHAT

Recueil Collectif, Joseph Ouaknine 2003

J'avais dix ans quand tu es venu à moi. Tu n'étais alors qu'un petit chaton angora. Tu avais déjà cette fourrure blanche et noire où j'aimais enfoncer mes mains pour me réchauffer. Que tu étais doux ! Je t'ai appelé Banzaï. Je venais de voir le film de Coluche à la télé. Je n'avais pas aimé ce film, juste ce cri profond et libre.

Il y avait ton frère aussi. Même couleur, même taille. Il avait été offert à ma petite sœur. Il ne dura pas longtemps. Il ne grandissait pas. Il disparaissait de longs moments dans les forêts entourant notre maison. Les adultes nous disaient que c'était normal. Il devait y avoir un dominant et un dominé, que c'était ça la vie des chats. Un jour il ne revînt pas. C'est normal aussi, nous dirent-ils. Les chats sont pudiques, dans la vie comme dans la mort. Il était parti mourir dans un coin. Cela ne nous affecta pas, c'était normal, parole d'adulte.

J'aimais jouer avec toi. Les pelotes de laine accrochée par un fil. Comme nous nous sommes bien amusés à ce jeu. Le soir, tu venais sur mes genoux devant un film, devant un livre. Tu ronronnais des heures au goût de mes caresses. Tu me tenais chaud. Cela sentait l'amour.

La journée, tu partais dans ces mêmes bois d'où n'était jamais revenu ton frère. Je ne m'inquiétais pas. Toi et moi étions ensemble.

Souvent tu revenais dans le jardin avec une souris. Tu passais des heures à la torturer. Les adultes nous disaient que tu jouais, que c'était normal. Après, tu la mangeais. Je n'ai jamais compris pourquoi tu jouais avec les souris et pas avec les oiseaux. Je n'aimais pas te voir ouvrir ces petits animaux, les intestins étalés sur le sol.

Les vacances d'été arrivées, nous t'avons emmené dans ce coin perdu d'Ardèche, dans la maison des grands-parents. Tu avais bien plus d'espace que chez nous. Il y'avait beaucoup de gens. C'était la famille. Il faisait très chaud aussi. Je me demandais comment tu faisais avec tous tes poils. Tu partais pour de longues randonnées solitaires, entre les cailloux, les rochers et les arbustes piquants. Tu avais dans ta fourrure un millier de ces petites boules qui s'accrochaient dans nos chaussettes. Quand tu revenais, je te les enlevais patiemment.

Tes randonnées duraient de plus en plus longtemps. Ce fut une journée. Puis une journée et une nuit. Puis deux jours. Souvent je t'appelais de la terrasse. Je poussais ce cri qui avait changé de signification. Peut-être étais-tu caché dans ces hautes herbes. Tu ne répondais pas.

Je m'inquiétais mais pas trop. Il y'avait mes grands-parents, mes oncles et tantes, mon père. Aucun ne s'inquiétait. Pourquoi me serais-je inquiété. Tu étais un chat. Un chat au caractère bien trempé. Un chat gros et puissant, de la race des félins. Il ne pouvait rien t'arriver. Le chat est indépendant disaient les adultes. C'est normal, il faut le laisser faire sa vie, disaient certains avant de retourner à l'histoire de leur Ricard. Il a dû partir crever dans un coin, disaient les autres, c'est comme ça que font les chats tu sais, c'est normal.

Je poursuivais mes occupations entre lecture, bronzage et piscine. Parfois je t'oubliais, parfois je te guettais. Deux semaines passèrent. Personne ne s'inquiétait. Moi non plus.

Un jour je t'ai aperçu au bout du terrain. Je suis descendu de la terrasse où je peaufinais mon bronzage. J'ai traversé le terrain. Je me suis accroupi et je t'ai appelé. Tu es venu dans mes bras. Tu avais maigri. Tes poils étaient secs, tout collés en touffe. Tu étais contre mon torse nu. J'étais si heureux de te retrouver. Je savais quelque part que tu reviendrais. J'allais leur montrer aux adultes. Toi et moi nous étions ensemble.

Je me suis relevé, je te caressais, tu étais lové contre moi. Je me suis dirigé vers la maison où nous nous retrouverions enfin. Là où j'aurais pris soin de ton pelage, les caresses et les ronrons.

Nous approchions de la maison quand tu m'as lacéré la peau de tes griffes en poussant un miaulement rugissant. Tu as bondi et disparu dans les rochers. J'avais tes griffures en travers du torse, en travers du cœur. J'ai crié, non pas de douleur, juste que je ne voulais pas te voir partir. J'avais le sentiment que tu ne reviendrais pas. Du sang coulait sur mon ventre. Je voulais te suivre mais les adultes criaient. Ils disaient toujours que les griffes de chat transmettaient d'affreuses maladies. Ils m'ordonnèrent de rentrer. Je saignais, il fallait désinfecter. Je les ai écoutés, c'était des adultes.

Pendant longtemps je me suis demandé pourquoi tu avais réagi ainsi. Les adultes disaient que tu avais retrouvé ton état sauvage. Mais pourquoi être revenu dans mes bras si tu étais sauvage ?

Je t'ai longtemps appelé cet été là, mais tu n'es jamais revenu. Je ne t'ai jamais revu. Nous sommes repartis en région parisienne. Sans toi.

Chacune des années qui ont suivi et durant trois ans, nous sommes redescendus dans cette maison. Chaque fois je te guettais. Répétant mille fois ton nom dans ma tête. Tu étais si fort, si majestueux, tu ne pouvais t'être laissé mourir. Chacune de ces trois années, j'ai espéré ton retour. En vain...Tu n'es jamais revenu. Je n'y suis jamais retourné, après ça. Peut-être finalement avais-tu compris plus tôt que moi combien de maux et de vices vivaient dans cet endroit. Peut-être que c'est pour ça que tu as décidé de briser notre ensemble.

Je ne sais pourquoi t'écrire ces mots aujourd'hui. Il fallait sans doute une histoire de Miaou pour que tu te rappelles à moi. On peut faire semblant d'oublier ses blessures, un jour ou l'autre elles finissent par s'ouvrir de nouveau. Beaucoup d'animaux ont traversé ma vie. Tous sont morts. Toi tu es parti de toi-même, sans explication. Seize ans après je t'en remercie. Je peux continuer de croire que tu cours toujours dans les herbes folles d'Ardèche.